

—Tiens ! un alphabet ! s'écria Podensac, nous allons pouvoir causer.
—Laisse-la donc tranquille, dit Taupier avec humeur. Elle n'a pas la tête bien solide, et je ne veux pas qu'on la fatigue.

—Suis-je bête de ne pas avoir pensé à ça, ajouta-t-il mentalement.

Pendant qu'il cherchait des yeux le complaisant Mouchabeut pour lui faire signe de le délivrer des francs-tireurs, Régine se leva, marcha droit au commandant et lui prit la main gauche, dont elle se mit à examiner les lignes avec une attention profonde.

—Charmant ! charmant ! dit Podensac en éclatant de rire, elle va me dire la bonne aventure !

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

LE ZOUAVE TRAPPISTE

Parmi les toiles de l'Exposition universelle des beaux-arts qui eut lieu en 1855, on remarquait beaucoup un tableau de M. Horace Vernet, que le livret désignait sous cette curieuse indication : *Le Zouave*. Voici le fait qui a inspiré l'illustre artiste en cette occasion.

Il y a quelques années, un soldat se présenta au supérieur de la maison des trappistes de Staoueli. Il déclara au pieux religieux qu'il faisait partie d'un régiment de zouaves, et qu'il avait, depuis trois jours, droit à son congé. Il ajouta qu'ayant été grièvement blessé à la tête dans une affaire meurtrière, il s'était trouvé pendant plusieurs jours entre la vie et la mort, et que, dans cette extrémité, il avait fait vœu, s'il revenait à la santé sans pouvoir continuer l'état militaire, de se consacrer désormais à Dieu.

Le supérieur le reçut avec bonté, l'engagea à repasser dans quelques jours, et prit sur lui, auprès de ses chefs, les renseignements les plus circonstanciés. Ces renseignements furent excellents à tous égards.

Le zouave revint au jour dit ; le supérieur l'interrogea longuement, lui demanda s'il avait une vocation bien réelle, s'il était prêt à souffrir toutes les privations, résigné à subir, sans se plaindre, toutes les épreuves, même les plus cruelles, n'ayant de confiance qu'en Dieu pour le juger. Le soldat répondit affirmativement.

Le lendemain matin le supérieur rassembla toute la communauté dans la chapelle, et adressa ces paroles aux religieux réunis : « Frères, un nouveau venu nous demande à venir parmi nous. C'est un soldat indigne de ce nom ; il a toujours été noté pour sa mauvaise conduite et son manque de courage. Il sollicite dans cette maison un asile où il puisse réparer au sein de Dieu les erreurs de sa vie passée. Que chacun de vous réfléchisse, et que demain, à pareille heure, il nous fasse connaître le résultat de ses méditations. »

Pendant ce discours, l'étranger, agenouillé sur les dalles de la chapelle, pria Dieu avec ferveur. Quelques larmes qu'il ne pouvait retenir s'échappaient de ses yeux, et il passait, comme par un mouvement convulsif et involontaire, la main droite sur une large plaie à demi cicatrisée qu'on voyait à son front. Il resta en prière pendant la journée et une partie de la nuit. Lorsque le jour parut, les religieux se réunirent de nouveau dans la chapelle. Le supérieur, comme la veille, prit la parole, et leur adressa l'allocation suivante :

« Mes frères, vous avez devant vous, non-seulement le plus brave, le plus digne des soldats, portant au front une noble cicatrice, mais encore le plus résigné, le plus humble, le plus vertueux des chrétiens. Hier, pour le soumettre à une dure épreuve, la plus injuste des accusations a été portée contre lui ; il a tout souffert, tout enduré, mettant sa confiance en Dieu seul, et attendant de lui une récompense méritée ; il vous a donné ainsi, dès le premier jour de sa présence parmi nous, un exemple unique des grandes vertus chrétiennes nécessaires à la vie monastique. Désormais, le nouveau frère que le ciel nous envoie marchera à la tête de la communauté, pour nous servir d'exemple à tous. »

Le zouave trappiste vécut quatre années encore, pendant lesquelles il édifia la communauté par sa piété profonde. Un jour,

la plaie qu'il avait au front se rouvrit, et au bout de quelque temps, voyant la mort s'approcher, il montra le même courage qu'il avait montré autrefois à la braver sur le champ de bataille.

UNE ANECDOTE SUR BERLIOZ

Depuis quelques mois, le nom d'Hector Berlioz, nom jusqu'ici presque ignoré de la foule, tend de jour en jour à devenir plus populaire. Deux grands concerts, celui du Cirque d'hiver et celui du Châtelet, se disputent l'honneur d'exécuter ses œuvres. On rend enfin une tardive justice au grand musicien qui mourut, il y a près de dix ans, incompris et désespéré.

Nous croyons donc que le lecteur lira avec intérêt les lignes suivantes, qui ont trait à un épisode de la vie d'Hector Berlioz :

* *

C'était en 1867.

Sur le boulevard Rochechouart habitait un de nos amis, poète de talent. Chaque jeudi soir, nous nous réunissions chez lui. Il venait là des étudiants, des peintres, des artistes, des poètes, des musiciens.

C'était une cohue bruyante, arimée, bizarre. Chacun parlait avec enthousiasme de ses espérances. Tous croyaient à l'avenir, à la gloire. L'un lisait des vers, l'autre jouait au piano des fragments d'un opéra inédit, destiné à détrôner Auber. Celui-ci débitait une comédie qui devait rendre Dumas et Auger à la vie privée, celui-là, naïf convaincu, prêchait bien haut que les peuples sont frères. Hélas ! il ne prévoyait pas la guerre et la Commune.

Le soir de l'une de ces réunions (c'était au mois de mai) on avait laissé toutes grandes ouvertes les fenêtres de l'appartement. De l'autre côté du boulevard extérieur, à deux pas de nous, on apercevait Montmartre dont les maisons inégales se découpaient en silhouettes bizarres sous la voûte du ciel troué d'étoiles.

En bas, on voyait des couples assis sur les bancs et qui se parlaient à l'oreille. Par intervalles, on entendait les sons vagues d'une musique de danse qui s'échappait des bals populaires, au seuil desquels des habitués se disputaient en jurant.

L'un de nous, artiste d'un théâtre lyrique et doué d'une magnifique voix de baryton, chantait la sérénade de Méphistophélès du *Faust* de Gounod. Sa voix sonore avait attiré les promeneurs du dehors, et des fenêtres nous apercevions des groupes épars et silencieux qui écoutaient la sérénade.

Lorsque le chanteur eut terminé, une discussion musicale s'engagea. Pendant que, pour la plupart, nous exaltions l'œuvre de Gounod, un de nos amis, jeune compositeur inconnu, riait bien haut et haussait les épaules avec mépris.

C'était un petit bonhomme sec, au profil grimaçant, à la voix stridente comme celle d'un archet qui grince.

Je le vois encore : il discutait avec animation, et ses deux bras qu'il s'agitait en ailes de moulin, dessinaient des ombres chinoises sur le mur de la chambre.

—Gounod, criait-il, n'a pas compris la pensée de Goethe !

Et, comme quelques-uns d'entre nous se récriaient :

—On voit bien, reprit-il, que vous ne connaissez pas la *Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz !

Puis, d'un bond, il s'élança vers le piano, s'assit sur un tabouret et cria d'une voix impérative :

—Écoutez, profanes, écoutez tous !

Bien peu d'entre nous connaissaient l'œuvre de Berlioz, qui, exécutée vingt années auparavant dans une après-midi à l'Opéra comique, n'avait d'ailleurs obtenu aucun succès.

A mesure que les doigts agiles du musicien glissaient sur le clavier frémissant, une émotion indescriptible s'emparait de nous. Nous nous regardions surpris, émus, charmés.

Notre ami venait de terminer la fameuse *Marche hongroise* et tumultueusement nous nous laissions aller aux mar-

ques de la plus vive admiration et du plus sincère enthousiasme, lorsque tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit !

Un homme parut. Sa figure était parcheminée, ses pommettes saillantes, son menton anguleux ; son front rêveur se penchait en avant et comme abîmé dans un recueillement profond ; il semblait vouloir entraîner sa tête osseuse vers la terre.

Il ne prononça pas une parole, et restant debout près de la porte qu'il referma derrière lui, il fit signe au musicien de continuer. Nul de nous ne songea à demander à ce personnage qui il était, et ce qu'il venait faire au milieu de nous. Tous, instinctivement, nous comprîmes que nous avions devant nous un homme extraordinaire. Lorsque notre ami eut achevé, il se leva, vint vers l'étranger qu'il salua avec toutes les marques du plus profond respect et nous le montrant :

—Messieurs, nous dit-il, voici Hector Berlioz !

Une longue acclamation lui répondit. Tous, nous entourâmes le maître qui, nous serrant tour à tour la main, nous dit avec des larmes dans la voix :

—Vous m'avez donné une des plus grandes joies de ma vie, la première que j'ai éprouvée depuis bien longtemps, je vous remercie.

Puis il ajouta avec un sourire empreint d'une ineffable tristesse :

—Excusez mon sans gêne, messieurs. Comme chaque soir, je faisais ma promenade solitaire sur ce boulevard et je songeais à tous mes rêves de gloire qui ne sont plus aujourd'hui que des chimères, lorsqu'en passant sous ces fenêtres, j'ai entendu jouer ma pauvre *Damnation de Faust*. J'ai pensé alors que je n'étais pas tout à fait oublié de tous, et je n'ai pu résister au désir de venir près de vous.

Trois ans après, Berlioz mourait. Il mourait incompris, désespéré, ne prévoyant pas qu'un jour viendrait où la justice méritée par son génie lui serait enfin rendue et où on l'acclamerait dans la salle du Châtelet si voisine de celle du Lyrique qui jadis vit échouer ses *Troyens* tués par les huées et les rires du public !

GEORGES PETIT.

LES DÉBUTS DE M. DUFAYRE AU BARREAU

Pendant les premières années de la Restauration, le barreau de Bordeaux, toujours célèbre, avait fait de grandes pertes : la mort lui avait ravi Ferrère, le plus éloquent de ses orateurs ; la politique l'avait privé de Lainé et de Ravez ; la magistrature, de Peyronnet. De jeunes talents surgirent. L'un d'eux se révéla tout à coup au-dessus des autres.

Il débuta d'une manière singulière et frappante. Personne ne le connaissait encore. Un moyen simple et nouveau le mit aussitôt en renom.

On sait que souvent, à la Cour d'assises, ce sont de jeunes avocats plus ou moins inexpérimentés dans l'art oratoire qui défendent les accusés. Il se trouva, un jour, ce qu'il n'était pas impossible de prévoir, qu'un de ces accusés fut défendu faiblement.

Alors on vit se lever, du milieu du public, un jeune homme en habit ordinaire —très-ordinaire—demandant au président la permission d'ajouter quelques observations à la défense qu'il venait d'entendre et qui, dit-il, ne lui paraissait pas complète.

Cette demande était si extraordinaire que la Cour en fut aussi surprise que l'assistance, et le dialogue suivant s'établit entre le président et l'inconnu :

—Qui êtes-vous ?

—Je suis avocat.

—Pourquoi n'êtes-vous pas en robe ?

—Parce que je suis venu ici croyant n'y être que simple spectateur.

—Parmi les avocats présents, en est-il qui puissent attester que vous appartenez au barreau ?

Cette certitude fut donnée à la Cour, et

la parole fut accordée à celui qui l'avait ainsi demandée. Il en usa de manière à étonner les magistrats, le jury et l'auditoire, par son improvisation facile et sa lucidité.

Le résultat de sa plaidoirie fut un acquittement : un jury qui admire est sur la pente d'un jury qui absout.

On le suppose bien, de mauvaises langues—il y en a même au Palais—ne manquèrent pas de dire que c'était là un coup de théâtre oratoire finement préparé, que l'affaire avait été visée à l'avance, et le dossier étudié de visé.

Quoi qu'il en soit, dans la grande sonorité de l'atmosphère bordelaise, l'effet, mérité ou non, se produisit : le nom du jeune avocat fut aussitôt connu, répandu et prôné. Il put dire comme le Scylla de Montesquieu, à Eucrate : « J'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. »

Le plus surpris de voir ici retracé ce fait de sa jeunesse—emprunté à des *Souvenirs politiques et judiciaires* encore inédits—sera certainement celui qui en est le héros, c'est-à-dire le ministre actuel de la justice, garde des sceaux, doyen et président du conseil, M. Dufaure, qui vient de donner récemment à la tribune des preuves nouvelles de sa netteté oratoire toujours égale, de son éloquence souvent amère mais profondément incisive.

CHOSSES ET AUTRES

Les contribuables de Sainte-Cunégonde et du village Saint-Gabriel ont accepté les offres de MM. Berger et Béique qui s'engagent à leur fournir de l'eau au moyen d'un aqueduc, à des conditions très-libérales. Il est étonnant que le Conseil de Saint-Henri n'en fasse pas autant, s'il est vrai que l'opinion des contribuables est en faveur de ce projet.

La moyenne du prix de l'eau par famille, en fixant la moyenne des loyers à \$50, serait de \$6.50. Les conditions qu'ils proposent à la ville de Saint-Henri sont si libérales, que leurs adversaires prétendent qu'ils ne pourront exécuter leurs obligations. « Mais alors, avec les garanties que nous offrons, disent MM. Berger et Béique, qui souffrira réellement de l'inexécution du contrat ? N'est-ce pas nous ? » En effet, Saint-Henri profitera dans tous les cas, et quoi qu'il arrive, des travaux qui auront été faits.

Le correspondant du *Herald* qui signe « A Canadian » et un autre qui signe X dans le *National*—proche parent de l'autre probablement—posent carrément la question de l'indépendance du Canada comme le seul moyen d'obtenir les traités de commerce dont nous avons besoin pour introduire nos produits sur les marchés étrangers. Ils trouvent absurde l'idée de s'adresser à l'Angleterre pour lui demander de nous faire jouir des avantages de ses relations commerciales avec les autres pays au détriment de son commerce et de son industrie.

Le Saint-Père a adressé récemment à tous les évêques une Encyclique relative au socialisme.

Sa Sainteté expose à grands traits les doctrines socialistes et l'état où le socialisme conduit la société humaine.

Il démontre que l'intérêt des princes et des peuples est de protéger l'Église au lieu de l'asservir, et de lui donner la liberté dont elle a besoin pour faire prévaloir ses enseignements et ses doctrines.

MÉLANGES

PENDANT LA GUERRE AMÉRICAINE

Le major B..., commandant un escadron de cavalerie texienne, se trouvait dans la vallée de la Rivière-Rouge, en Louisiane, avant l'invasion de Banks. Il y fit connaissance de la fille d'un riche planteur, l'aima, fut payé de retour et ils se fiancèrent. Le mariage devait avoir lieu à la paix. Peu de temps après, l'armée de Banks arriva et détruisit toute l'habitation ; les récoltes furent saisies, les maisons brûlées et les esclaves dispersés. La famille se trouva réduite à la pauvreté. L'ouragan passé, la jeune fille vint trouver son fiancé, qui repoussait l'ennemi